

« **L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths** », dans *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, IIIe-XIIe siècle*, P. Bauduin, V. Gazeau et Y. Modéran éd., tables rondes du Centre de recherches archéologiques et historiques médiévales de Caen 3, Caen, 2008, p. 49 à 73.

Magali Coumert

L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths

Les théories dites de l'ethnogenèse, liées pour le haut Moyen Âge aux chercheurs qui travaillent dans la lignée des travaux de Reinhard Wenskus¹, ont fait récemment l'objet d'une série d'articles critiques², construisant une attaque confuse et désordonnée, dont le principal défaut est de mêler indistinctement des éléments historiographiques étalés sur plus de cinquante ans³. L'aspect brouillon et imparfait de ces critiques, émises principalement par des chercheurs anglo-saxons semblant découvrir, un peu tard et en bloc, l'historiographie en langue allemande⁴, n'empêche pas qu'elles reposent sur un *a priori* à mon avis fondé, à savoir la nécessité d'un bilan critique. Près d'un demi-siècle s'étant écoulé à suivre les hypothèses élaborées par Reinhard Wenskus, il semble nécessaire de trier dans ce riche héritage et de juger ce qu'il convient de conserver ou d'abandonner dans notre approche des peuples du haut Moyen Âge. Je me limiterai ici à l'examen d'un problème précis : celui de l'interprétation des récits

¹ La prédominance parmi eux des travaux d'Herwig Wolfram, de Walter Pohl et de leurs élèves fait que l'on peut parler d'une « école de Vienne », même s'il faut garder à l'esprit les différences importantes existant entre les travaux de ces différents chercheurs.

² Voir W. GOFFART, « Two notes on Germanic Antiquity Today », *Traditio* 50, 1995, p. 9-30 ; C. BOWLUS, « Ethnogenesis Models and the Age of Migrations : A Critique », *Austrian History Yearbook* 26, 1995, p. 147-164, ainsi que l'ensemble des articles édités par A. GILLET, *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, coll. « Studies in the Early Middle Ages » 4, Turnhout, 2002.

³ Voir le compte-rendu de C. SOTINEL dans *Antiquité tardive*, 11, 2003, p. 365-366, ainsi que l'article de W. POHL « Ethnicity, Theory, and Tradition : A Response » contenu dans l'ouvrage dirigé par A. GILLET (*op. cit.*, n. 2), p. 221-239 et les communications de P. BAUDUIN et de J. JARNUT contenues dans ce volume.

⁴ Comme le rappelle justement W. POHL dans l'article cité à la note précédente, ce retard et cette confusion de la chronologie historiographique tiennent principalement au rythme des traductions des ouvrages en allemand. L'œuvre majeure de R. WENSKUS, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Cologne, 1961 ne fut jamais traduite et resta peu connue. La diffusion de ses théories fut principalement due à l'ouvrage d'H. WOLFRAM, *Geschichte der Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie*, Munich, 1979. Sa traduction fut assez tardive, puisqu'il ne fut disponible en anglais qu'en 1988 et en français que deux ans plus tard.

d'origine des peuples du haut Moyen Âge par rapport aux traditions qui pourraient composer leur identité ethnique.

Dans le modèle de l'ethnogenèse proposé par Reinhard Wenskus, les peuples du haut Moyen Âge se seraient constitués en plusieurs étapes, à partir de petits groupes prestigieux porteurs d'un noyau de traditions ethniques⁵. La formation d'un grand peuple se ferait par la diffusion de ces traditions et du sentiment d'appartenance qu'elles soutiennent. Parmi celles-ci, la croyance en une origine commune tiendrait une place fondamentale⁶.

Ce modèle resterait purement théorique s'il ne s'appuyait sur l'analyse de sources bien particulières : les récits d'origine⁷. Il s'agit de narrations écrites, présentant les mouvements du peuple concerné comme un groupe constitué se déplaçant, sous la direction d'un chef, depuis un lieu d'origine lointain jusqu'au lieu de son installation sur les anciens territoires de l'Empire romain d'Occident. Certains récits d'origine seraient de pures créations littéraires, d'autres le réceptacle d'authentiques traditions ethniques.

Ces deux possibilités étaient illustrées dans le cas des Goths, qui firent l'objet de deux récits d'origine différents au haut Moyen Âge. Le premier est celui rédigé en 551/552 ap. J.-C. dans l'Empire byzantin par Jordanès, dans l'ouvrage qu'il appelle *De origine actusque Getice gentis*⁸ et qui est couramment appelé *Getica*⁹. Il relate la migration des Goths, depuis l'île nordique de *Scandia*, par la Scythie, leurs exploits dans le monde antique, en reprenant ceux attribués aux Scythes, aux Daces et aux Gètes, jusqu'à leur arrivée dans l'Empire romain par les bords de la mer Noire puis leur installation en Gaule, en Espagne et en Italie. Par ailleurs, Isidore de Séville écrivit en deux rédactions différentes, en 619 et en 624 ap. J.-C., une *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves* qui présente l'origine des Goths en Scythie, puis leurs combats contre l'Empire romain et enfin loue le royaume qu'ils fondèrent en Espagne¹⁰.

⁵ R. WENSKUS, *op. cit.*, p. 54 à 82.

⁶ R. WENSKUS, *op. cit.*, p. 14-17.

⁷ R. WENSKUS, *op. cit.*, p.57 et suivantes.

⁸ JORDANÈS, *De summa temporum vel origine actibusque gentis Romanorum (Romana)*, T. MOMMSEN éd., coll. M. G. H., A. A., V, 1, Berlin, 1882, p. 1 à 52, ici, préface, § 5, l. 1 et 2 p. 2.

⁹ JORDANÈS, *De origine actibusque Getarum (Getica)*, F. GIUNTA et A. GRILLONE éd., coll. « Fonti per la storia d'Italia », Rome, 1991. Traduction française utilisée ici : *Histoire des Goths*, O. DEVILLERS, trad., coll. « La roue à livres », Paris, 1995.

¹⁰ Pour la rédaction de cet ouvrage, voir l'introduction à son édition par C. RODRIGUEZ ALONSO, coll. « Fuentes y estudios de historia Leonesa » n°13, Leon, 1975. L'amplification de la louange des Goths de la première à la deuxième rédaction d'Isidore de Séville est soulignée par son ajout

Le récit d'origine présenté par Isidore de Séville, exclusivement composé à partir de sources littéraires antérieures, est négligé par Wenskus, tandis qu'il analyse celui rédigé par Jordanès comme le réceptacle de traditions antérieures à la migration des Goths¹¹. Il est supposé contenir des traditions correspondant en partie à la réalité historique, transmises par le clan royal amale, porteur du noyau de traditions ethniques¹².

Ce modèle d'interprétation, proposé par Wenskus, fut suivi par Herwig Wolfram qui le développa dans son *Histoire des Goths* publiée en 1979. Le récit des origines gothiques rapporté par les *Getica* de Jordanès y est ainsi qualifié de *memoria* barbare et y est étudié comme une « histoire tribale des Goths selon les Amales »¹³. À la suite de ce travail, Herwig Wolfram théorisa son approche des récits d'origine sous le terme d'*origo gentis* et proposa d'étendre à de nouveaux peuples l'analyse qu'il avait effectuée à propos des Goths. Suivant son approche, les érudits qui rédigèrent les récits d'origine y introduisirent les éléments de l'ethnographie antique. Néanmoins, leur but était de légitimer le groupe au pouvoir et, pour l'atteindre, ils ne pouvaient se passer des traditions ethniques qui définissaient le groupe barbare¹⁴. Celles-ci auraient donc aussi été reproduites dans le récit d'origine, ce qui permet leur étude.

À travers la très grande diffusion des travaux d'Herwig Wolfram, les Goths et leur récit d'origine sont devenus le modèle de référence pour ceux qui soutiennent, comme pour ceux qui critiquent, les théories de l'ethnogenèse et leur interprétation des récits d'origine. P. Amory affirmait ainsi en 1997 que : « une confiance aveugle dans les *Getica* est la principale faiblesse de l'école de l'ethnogenèse »¹⁵. Je propose d'étudier l'évolution récente de l'historiographie concernant le récit d'origine des Goths, qui permet de remettre en cause

de la louange de l'Espagne. Voir à ce propos J. FONTAINE, « Un manifeste politique et culturel : le *De laude Spaniae* d'Isidore de Séville », in *Le discours d'éloge entre Antiquité et Moyen-Âge*, L. MARY et M. SOT éd., Paris, 2001, p. 61-68.

¹¹ R. WENSKUS, *op. cit.*, p. 462-485.

¹² R. WENSKUS, *op. cit.*, particulièrement p. 410.

¹³ H. WOLFRAM, *Histoire des Goths*, *op. cit.*, p. 48 et suivantes. Dans cet ouvrage, Herwig Wolfram avançait l'hypothèse, abandonnée dans ses travaux suivants, probablement en raison de sa contradiction flagrante avec la préface des *Getica*, que l'origine des Goths ait fait l'objet d'un chant, qu'il nomme *Amalatal*, qui serait une source commune à Cassiodore et à Jordanès. Les *Getica* de ce dernier y sont donc alternativement désignés comme œuvre de Jordanès, de Cassiodore ou *Origo Gothica*, comme par exemple, p. 15, 27, 35, 39, 43, etc.

¹⁴ H. WOLFRAM, « Le genre de l'*Origo gentis* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXVIII, 1990, 4, p. 789-801.

¹⁵ P. AMORY, *People and identity in ostrogothic Italy 489-554*, Cambridge, 1997, p. 36.

l'hypothèse jusque ici dominante de la reprise de traditions ethniques pour sa composition.

1 Les Goths et la Scandinavie

1.1 Archéologie

Il semble tout d'abord nécessaire de régler la question de la réalité historique d'une migration des Goths depuis la Scandinavie. Dans la théorie de l'ethnogenèse, cette migration peut n'avoir concerné qu'une infime partie d'entre eux, porteuse des traditions ethniques. Si l'origine scandinave d'une partie des Goths était prouvée, elle montrerait aussi que l'ouvrage de Jordanès contient bien des traditions ethniques et que celles-ci furent transmises de façon continue depuis l'époque de la migration.

Lorsque Wenskus écrivit *Stammesbildung und Verfassung*, l'origine scandinave des Goths lui paraissait une certitude. Certes, en supposant la migration de petits groupes seulement, Wenskus considérait qu'il était impossible de déterminer l'origine d'un peuple par l'archéologie¹⁶. Il lui semblait néanmoins évident qu'une partie de ceux qui formèrent les Goths vinrent du sud de la Suède¹⁷.

Cette certitude a aujourd'hui disparu : l'archéologie a rompu l'unanimité sur ce point dans les années 1960 et le débat a été continu depuis lors sur deux points fondamentaux :

- Est-il possible d'identifier un groupe ethnique par des caractéristiques de sa culture matérielle ? De nombreux archéologues s'y refusent désormais¹⁸.

- Pour ceux qui répondent par l'affirmative à la première question demeure, dans le cas des Goths, la seconde question, très débattue, de la présence, ou non, d'éléments d'origine scandinave dans la culture matérielle qui leur est associée¹⁹.

¹⁶ R. WENSKUS, *op. cit.*, p. 113-142 et p. 467.

¹⁷ R. WENSKUS, *op. cit.*, p. 323.

¹⁸ Ce débat est exposé et conclu de façon positive dans le premier chapitre de M. KAZANSKI, *Les Goths (I^{er} - VI^e siècles ap. J. C.)*, Paris, 1991. *A contrario*, voir les articles de S. BRATHER et H. FEHR, dans le volume dirigé par A. GILLET (op. cit.).

¹⁹ Il s'agit de la culture de Wielbark, apparue sur les côtes de la mer Baltique au premier siècle de notre ère. M. KAZANSKI (op. cit., p. 22 et suivantes), s'appuyant sur les travaux de l'archéologue polonais R. Wołagiewicz, soutient l'apport de populations d'origine scandinave dans la constitution de la culture de Wielbark. À l'inverse, les travaux de V. BIERBAUER, « Archäologie

Une origine scandinave d'une partie de ceux qui formèrent les Goths n'est donc absolument plus assurée par les résultats archéologiques.

1.2 Toponymes et linguistique

Wenskus dédaignait déjà les résultats archéologiques pour préférer s'appuyer sur la linguistique et la toponymie. En effet, la traduction de la Bible effectuée au IV^e siècle par l'évêque Ulfila pour les Goths situés au nord de la mer Noire montre une langue de type germanique, appartenant donc à un groupe linguistique comprenant aussi les langues scandinaves actuelles. Cette communauté linguistique paraissait suffisante à Wenskus pour appuyer l'hypothèse d'une origine scandinave des Goths²⁰. Les chercheurs postérieurs ont été beaucoup plus prudents sur ce point : l'espace de diffusion des langues de type germanique, connu seulement de façon tardive, ne permet nullement d'indiquer une migration. Leur sens de diffusion nous échappe, faute de sources, comme l'illustra par exemple Hachmann en 1970, en formulant comme hypothèse que la diffusion de langues de type germanique aurait bien eu lieu à la suite d'une migration, mais que ce déplacement de population se serait effectué depuis le continent vers la Scandinavie²¹. Il faut aussi rappeler qu'une langue peut se diffuser sans la migration du groupe qui l'utilisait initialement.

À l'époque de Wenskus, il paraissait possible de situer l'origine d'un peuple par la toponymie. Ainsi, le nom de l'île de Gotland en faisait, à ses yeux, le probable lieu de départ d'une partie des porteurs des traditions gothiques²². Les noms propres sont encore considérés comme une base de réflexion par Herwig

und Geschichte der Goten vom 1.-7. Jahrhundert », *Frühmittelalterliche Studien*, 28, 1994, p. 51-171 et ID., « Goten », *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, H. BECK, H. STEUER et D. TIMPE éd., 2^e éd., Berlin/New-York (désormais cité comme R. G. A), 1998, vol. 12, p. 407-427 soulignent la formation exclusivement continentale de celle-ci.

²⁰ R. WENSKUS, (*op. cit.*, p. 299) à propos des Goths : « Dans ces cas-là, nous devons supposer, presque avec certitude, que la tradition du groupe ethnique remonte à l'époque précédant la formation de la communauté linguistique. En définitive, un autre fait frappe encore : lorsque nous supposons que ces groupes ethniques sont originaires des territoires que nous devons à peu près admettre, selon les premières sources écrites, comme étant leurs espaces de départ, alors nous obtenons une image de leur extension qui couvre largement le territoire des plus anciens espaces linguistiques germaniques : le sud de la Scandinavie, le Jutland, les côtes de la mer baltique, les régions du bas-Elbe et une partie de celles de l'Elbe moyen. »

²¹ R. HACHMANN, *Goten und Skandinavien*, Berlin, 1970.

²² R. WENSKUS, *op. cit.*, p. 323.

Wolfram, qui fait le rapprochement entre les Goths et le peuple scandinave des Gøtar (*Gauten* en allemand)²³.

Lui-même donne pourtant une racine linguistique germanique pouvant expliquer l'apparition indépendante d'ethnonymes proches²⁴, la racine **gautaz* ou **geutan* leur donnant finalement un sens ethnocentrique : « les hommes ». La proximité de ces noms propres, de lieu comme de population, montre l'utilisation de mêmes racines linguistiques, mais non l'existence d'un autre lien entre les éléments ainsi désignés. La parenté de ces différents noms propres vient donc seulement illustrer la communauté linguistique entre les Scandinaves et les Goths, mais n'y ajoute aucun argument supplémentaire.

1.3 Gaut/Gapt

Si rien ne prouve plus la provenance scandinave d'une partie des Goths, certains chercheurs défendent encore l'idée d'indices qui la rendent particulièrement crédible²⁵. Ainsi, tout récemment, en défendant la présence d'éléments pré-ethnographiques dans le texte de Jordanès, Walter Pohl a affirmé que « Gaut, l'ancêtre amale, indique plus spécifiquement la Scandinavie »²⁶. Il se réfère ainsi au célèbre passage des *Getica* de Jordanès qui, à la suite de la description de la victoire du prince gète, considéré comme goth, Dorpaneus, sur l'armée du général romain Fuscus, expose la relation entre les Amales et les *Anses* :

« Cette grande victoire les ayant rendus maîtres du terrain, ils appelèrent leurs grands hommes, grâce à la bonne étoile desquels pour ainsi dire ils étaient vainqueurs, non plus purs humains, mais demi-dieux, c'est-à-dire « Anses ». [...] Donc le premier de ces héros, comme ils le rapportent eux-mêmes dans leurs récits, fut Gapt, qui engendra Humal. Humal quant à lui engendra Augis.

²³ Sur Gøtar, voir l'article de T. ANDERSON, « Gotar », *R. G. A.*, 1998, vol. 12, p. 278-283, qui rapproche le peuple scandinave et les localisations antiques proposées par Ptolémée, Procope et Jordanès, ainsi que H. WOLFRAM, « *Origo gentis* », *R. G. A.*, 2003, vol. 22, p. 180. Cet argument était exposé de façon moins ferme, seulement comme un indice, in H. WOLFRAM, « *Origo et Religio* : Ethnic Traditions and Literature in Early Medieval Texts », *Early Medieval Europe*, 3/1, 1994, p. 27.

²⁴ Dans le même sens, T. ANDERSON, « Goten », *R. G. A.*, 1998, vol. 12, p. 485 à 487.

²⁵ Par exemple H. WOLFRAM, « *Origo et Religio* », art.cit.

²⁶ W. POHL, « Ethnicity » (*op. cit.*, n. 3), p. 228, s'appuyant sur les travaux d'H. WOLFRAM.

Mais Augis engendra celui qui fut nommé Amal, duquel les Amales tirent leur origine »²⁷.

Ce passage de Jordanès est bien sûr très important : son sens évhémériste n'empêche pas la mention de héros inconnus par ailleurs, et d'une famille de demi-dieux dont le nom est bien proche de celui des Ases des poèmes nordiques – la famille divine d'Odin, Thor et Balder. Son sens est loin d'être évident, puisque Jordanès, un chrétien nicéen, commence par ces mots la généalogie de père en fils de Théodoric, roi arien d'un peuple christianisé plus de cent cinquante ans auparavant²⁸.

Il faut rappeler ici que le nom de *Gaut* n'est donné que par un seul manuscrit de Jordanès, alors que tous les autres donnent *Gapt*. L'équivalence entre *Gapt* et *Gaut* suppose une prononciation avec une diphtongue qui va contre toutes les théories de l'évolution linguistique, obligeant la formation d'une hypothèse *ad hoc* de prononciation archaïque²⁹. Il est donc périlleux de s'appuyer sur celle-ci pour modifier l'évidence manuscrite.

Si cette prononciation en diphtongue existait réellement, ce qui est hautement hypothétique, la différence entre *Gaut* et *Goth* ne me paraît pas suffisante pour voir dans ce nom de *Gaut* autre chose qu'un éventuel héros éponyme du peuple goth, d'autant plus que prononcer la diphtongue aurait alors un sens archaïsant. Quand bien même Jordanès aurait mentionné un *Gaut* comme ancêtre des Amales, ce nom, à mes yeux, ne nous renvoie pas particulièrement à la Scandinavie. Certes, Grimm mettait déjà en avant l'existence d'une épiclèse de *Gautr* pour le dieu Odin³⁰, mais celle-ci peut ou bien se référer au peuple scandinave dont le nom est proche, ou bien à la conviction, chez ceux qui décrivent le paganisme scandinave, de l'origine scandinave des Goths et des

²⁷ JORDANÈS, *Getica*, § 78-79 : *magnaue potiti per loca victoria, iam proceres suos quorum quasi fortuna vincebant, non puros homines, sed semideos id est « Anses » vocaverunt. quorum genealogiam ut paucis percurram, vel quis quo parente genitus est aut unde origo coepta, ubi finem effecit, absque invidia qui legis vera dicentem ausculta Horum ergo heroum, ut ipsi suis in fabulis referunt, primus fuit Gapt, qui genuit Humal ; Humal vero genuit Augis ; at Augis genuit eum qui dictus est Amal, a quo et origo Amalorum decurrit.*

²⁸ H. WOLFRAM, *Origo gentis* souligne bien ainsi p. 178 l'influence de l'Antiquité chrétienne et de l'évhémérisme pour la présentation des éléments préethnographiques.

²⁹ H. REICHERT, « Gaut », *R. G. A.*, 1998, vol. 10, p. 485: « Cette hypothèse de l'archaïsme reste possible, mais constitue une supposition *ad hoc*, conçue sans autre fondement uniquement pour expliquer le nom de Gapt ».

³⁰ J. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, 3 vol., 1^e éd. Göttingen, 1844, 4^e éd. en 1876, reproduite à l'identique à Graz, en 1953, ici vol. III, p. 398.

Amales³¹. Quant aux mentions d'un ancêtre nommé *Geat* pour d'autres peuples, comme les Anglo-Saxons³², elles ne peuvent aider notre réflexion, puisqu'elles sont toutes postérieures à la diffusion de la généalogie des Amales par les *Getica* de Jordanès.

Il me semble donc qu'il faut désormais abandonner toute idée d'une preuve, ou même d'un indice d'une origine scandinave d'une partie des Goths. Elle reste plus crédible, par exemple, que l'origine troyenne des Francs, en raison de l'appartenance des Goths du IV^e siècle et des Scandinaves du XIII^e siècle à un même groupe linguistique, mais aucun argument supplémentaire ne peut réellement lui être ajouté.

Outre ces rapprochements entre différents noms propres, Herwig Wolfram défend aussi la présence des traditions ethniques structurant l'identité des Goths dans le récit d'origine transmis par Jordanès en raison du soutien que les Amales auraient apporté à son contenu. C'est sur ce point que l'historiographie récente a connu l'évolution la plus approfondie.

2. La garantie amale

2.1 Un clan d'origine scandinave ?

Dans les travaux de R. Wenskus et de H. Wolfram, les Amales furent tout d'abord présentés comme le noyau initial, porteur des traditions ethniques qui rendirent possible l'ethnogenèse des Goths durant plusieurs siècles³³. Les travaux de P. Heather³⁴ ont rejeté ce type d'interprétation. Contrairement aux recherches d'Herwig Wolfram, les siennes mettent en avant qu'il existait plusieurs chefs

³¹ Le même raisonnement est repris par W. POHL à propos de l'épiclèse de *langbart* donné à Odin dans « Ethnicity », (*op. cit.* n. 3), n. 5 p. 222-223.

³² Voir les sources exposées de façon synthétique par M. DIESENBERGER, « Gaut », *R. G. A.*, vol. 10, 1998, p. 487. Les réflexions d'H WOLFRAM s'appuient souvent sur ce rapprochement, par exemple aussi bien dans ID., « Theogonie, Ethnogenese und ein kompromittierter Grossvater im Stammbaum Theodorischs des Grossen », in *Festschrift für Helmut Beumann*, K. U. JÄSCHKE et R. WENSKUS éd., Sigmaringen, 1977, p. 80-97 que dans ID., « *Origo gentis* » (*op. cit.*, n. 23).

³³ H. WOLFRAM, « *Theogonie* », art. cit., p. 80 : « C'est une tradition indéniablement et ouvertement amale que son *Origo* s'enracine en Scandinavie ». On retrouve la même présentation dans ID., « Gothic History and Historical Ethnography », *Journal of Medieval History*, 7, 1981, p.313, puis dans les travaux qu'il consacra à ce qu'il nomme « le genre de l'*origo gentis* », comme ID., *Genre* (*op. cit.* n. 14), p. 798 : « La tradition de la tribu en tant que tradition amaliennne (*carmina, notitia, cantus majorum, fabulae*), s'étend effectivement loin de la Méditerranée et remonte à l'époque préromaine. »

³⁴ P. HEATHER, *Goths and Romans (332-489)*, Oxford, 1991, p. 34-67.

gothiques non-amales indépendants jusqu'au milieu du V^e siècle de notre ère³⁵. Il reconnaît donc dans la présentation d'une histoire amale très longue une distorsion due à Cassiodore qui écrivait pour plaire à Théodoric³⁶, mais ce désir n'implique nullement que la durée avancée corresponde à une quelconque réalité historique. Témoignent contre celle-ci l'existence d'Amale non mentionnés dans les *Getica*, la lutte acharnée que dut mener Théodoric l'Amale pour s'imposer contre Théodoric Strabon, ou encore l'existence de puissants subordonnés non royaux.

En conséquence, le chercheur anglo-saxon propose de ne pas voir dans les *Getica* la trace de traditions orales transmises sans changement fondamental sur plusieurs générations, mais bien la preuve du retravail perpétuel de celles-ci. La prolongation dans le passé de la domination amale aurait commencé avec la prééminence établie de cette famille, donc au milieu du V^e siècle. Deux générations de succès continus auraient été pour cela suffisantes.

H. Wolfram réagit à l'argumentation de P. Heather en renonçant désormais à considérer les Amales comme un clan royal d'une très grande antiquité. Il argumente néanmoins ainsi :

« Les *Getica* ont utilisé les traditions ethniques comme une carrière pour composer la saga et la généalogie des Amales. En conséquence, il est peu important qu'Ostrogotha ou Ermanaric soient "vraiment" Amales ou que ce soit seulement au V^e siècle qu'apparut ce clan royal³⁷. »

Pour que le clan amale puisse toujours être considéré comme le garant de l'antiquité et de l'authenticité des traditions qui auraient été reprises dans le récit des origines scandinaves, Herwig Wolfram proposa que celui-ci seul ait réellement eu pour origine la Scandinavie. Les Goths auraient accepté leurs traditions seulement au cours du VI^e siècle, en raison des « longs arbres généalogiques et des noms de famille correspondant au conservatisme d'une culture insulaire »³⁸, deux éléments supposés rares sur le continent.

L'argument est faible, les longues suites généalogiques bibliques, grecques, romaines ou africaines prétendant à une longue tradition orale avant leur

³⁵ La présentation la plus détaillée se trouve dans P. HEATHER, « Theodoric, king of the Goths », *Early Medieval Europe*, 1995, 4 (II), p. 145-173.

³⁶ P. HEATHER, *Goths*, *op. cit.*, p.57 : « Les Amales voulaient se présenter et être présentés comme des maîtres naturels, légitimés par des siècles de statut royal ».

³⁷ H. WOLFRAM, « *Origo et religio* », *art. cit.*, p. 26.

³⁸ *Ibid.*, p. 32 et suivantes et ID., « *Origo gentis* » *art. cit.*, p. 182.

mise par écrit n'ayant aucun lien particulier avec une culture insulaire³⁹. En outre, supposer l'insularité nécessaire à la conservation de traditions orales élaborées revient à remettre en cause l'ensemble du schéma théorique proposé par Wenskus, que cette hypothèse avait pour but évident de sauver. En effet, supposer aux Amales une origine scandinave permet de toujours les présenter comme les garants des traditions ethniques reprises dans les *Getica* et surtout du récit des origines scandinaves, qui aurait été par eux ajouté aux traditions ethniques des Goths.

C'est sur ce point que le système d'interprétation proposé par Herwig Wolfram apparaît le plus fragile, car les liens entre les Amales et les *Getica* ont été considérablement réévalués dans l'historiographie récente⁴⁰.

2.2 La composition des *Getica*

Grâce à l'*Ordo generis Cassiodorum*⁴¹, il apparaît clairement que Cassiodore rédigea son *Histoire des Goths* pour le compte du roi amale Théodoric⁴², mais cette œuvre est perdue. Jordanès présente son propre ouvrage comme le résumé de celle-ci, mais affirme aussi qu'il y fit de nombreux ajouts :

« Bien que je n'en reprenne pas les mots, je crois bien pourtant en conserver, sans les dénaturer, le sens général ainsi que les événements qui y sont narrés. A cela, j'ai ajouté, lorsque cela s'y prêtait, des emprunts à plusieurs historiens grecs et latins. Le début et la fin sont de mon propre cru, ainsi que de nombreux traits dont j'ai parsemé le corps de l'ouvrage »⁴³.

³⁹ Pour comparer avec la longueur des généalogies grecques et latines, voir les différents articles de *Généalogies mythiques*, D. AUGER et S. SAÏD éd., Actes du VIII^e colloque du centre de recherches mythologiques de Paris X, Paris, 1995. L'ethnogenèse hébraïque avant l'écriture de la Bible est décrite par N. NA'AMAN, « La Bible à la croisée des sources », *Annales, Histoire, Sciences Sociales* n° 6, 2003, p. 1321-1346. À propos des traditions orales africaines, voir l'interprétation de J. GOODY, *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, 1993.

⁴⁰ En dernier lieu, in A. S. CHRISTIANSEN, *Cassiodorus, Jordanes and the history of the Goths. Studies in a Migration myth*, Copenhagen, 2002.

⁴¹ Le texte est édité par J. J. O'DONNELL *Cassiodorus*, Berkeley-Los Angeles, 1979, p. 260, mais doit être corrigé à l'aide des indications de F. DOLBEAU, « Un nouveau témoin fragmentaire de l'anecdote Holderi », *Revue d'histoire des textes*, XII-XIII, 1982-1983, p. 397-399.

⁴² *Ordo generis Cassiodorum*, l. 21 à 30.

⁴³ JORDANÈS, *Getica*, § 3: *quorum quamvis verba non recolo, sensus tamen et res actas credo me integre retinere, ad quos ex nonnullis historiis Graecis ac Latinis addidi convenientia, initium finemque et plura in medio mea dictione permiscens.*

L'ambiguïté de cette déclaration⁴⁴ ne nous permet pas d'affirmer, sur la seule foi de celle-ci, que l'ensemble du contenu des *Getica*, et tout particulièrement le récit des origines en Scandie, était déjà présent dans l'œuvre composée pour Théodoric.

Reinhard Wenskus et Herwig Wolfram ont rédigé leurs ouvrages alors que dominaient deux hypothèses d'interprétation du travail de composition de Jordanès. La première, élaborée par Ensslin en 1948, supposait que les *Romana* de Jordanès constituaient simplement l'abréviation par celui-ci de l'*Histoire romaine* de Symmaque⁴⁵. La deuxième, soutenue par Momigliano en 1955, complétait la première, en supposant que Jordanès avait résumé dans ses *Getica* une *Histoire des Goths* de Cassiodore que le sénateur avait lui-même poursuivie jusqu'en 551/552.

Cassiodore aurait commandité cette abréviation à des fins de propagande, pour soutenir des négociations entre Justinien et les rois ostrogoths⁴⁶. Jordanès aurait donc rédigé son ouvrage sous le contrôle de Cassiodore et ne lui aurait même pas ajouté les informations postérieures à la disparition de Théodoric en 526. Ces hypothèses se renforçaient l'une l'autre en refusant à Jordanès toute intervention autre que celle de l'abréviateur dans ses ouvrages. Le résultat en était que l'ensemble des *Getica* était présenté comme entièrement dû à Cassiodore, et donc ayant reçu l'entière approbation de Théodoric pour tous les événements antérieurs à 526.

L'hypothèse d'Ensslin ne fut définitivement abandonnée qu'au début des années 1980 : il apparaît désormais assuré que les *Romana* ne peuvent contenir l'abréviation d'un unique ouvrage, mais présentent bien une compilation originale de sources antérieures⁴⁷. En revanche, l'hypothèse de Momigliano, bien que de ,

⁴⁴ Cette ambiguïté est renforcée par le fait que la préface de Jordanès démarque celle écrite par Rufin pour sa traduction du *Commentaire sur l'épître aux Romains* d'Origène, C. P. HAMMOND-BAMMEL éd., Fribourg, 1990-1998, *Praefatio*, p. 37.

⁴⁵ W. ENSSLIN, « Des Symmachus Historia Romana als Quelle für Jordanes », *Bayerische Akademie der Wissenschaften, Sitzungsberichte, Phil.-Hist. Abt.*, n° 3, 1948, Munich, 1949, p. 5 à 12.

⁴⁶ A. MOMIGLIANO, « Cassiodorus and Italian Culture of His Time », *British Academy, Proceedings* 41, 1955, p. 207-245 (réimprimé in *Secondo contributo alla storia degli studi classici*, Rome, 1964, p. 191 à 230).

⁴⁷ La remise en cause de l'hypothèse d'Ensslin commença en 1976 avec les articles de L. VÁRADY, « Jordanes Studien, Jordanes und das Chronicon des Marcellinus Comes, die Selbständigkeit des Jordanes », *Chiron*, 6, 1976, p. 441-487 et B. LUISELLI, « Sul De summa temporum di Jordanes », *Romanobarbarica*, I, 1976, p. 83-134. La synthèse décisive est celle de B. CROKE, « A. D. 476 : the manufacturing of a turning point », *Chiron*, 13, 1983, p. 81-119.

nombreuses fois remise en cause⁴⁸, a pu encore être reprise et défendue dans des ouvrages spécialisés des années 1980⁴⁹. Elle est même suivie dans les travaux les plus récents d'Herwig Wolfram, comme dans sa synthèse rédigée pour le *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* :

« Cassiodore composa cette histoire des Goths à la demande de Théodoric le Grand († 526) comme des *Getica*, la compléta en 533 à Ravenne pour la victorieuse Amalasinthe et la retoucha en 550/551 à Constantinople. Là, Jordanès, un Goth catholique, lui donna sa forme postérieure, qui fut conservée car son modèle en douze livres, plus volumineux, avait perdu son actualité. Jordanès changea peu au texte et rien au projet de Cassiodore. Celui-ci avait commencé son histoire des Goths avec le roi Berig, qui les mena de Scandinavie à l'actuelle côte de Poméranie-Prusse orientale »⁵⁰.

L'hypothèse de Momigliano a pourtant déjà été l'objet d'une série de travaux critiques : étant donné le prestige cette famille, la mention des *Anicii* dans l'ouvrage de Jordanès paraissait insuffisante pour en attribuer, comme le faisait l'historien italien, la responsabilité exclusive à Cassiodore⁵¹. Outre la faiblesse de cette attribution, sa réfutation définitive est assurée, à mes yeux, par la remise en cause du contexte politique qu'elle supposait.

Momigliano suggérait que Cassiodore aurait poursuivi son *Histoire des Goths* et souhaité son abréviation par Jordanès pour défendre l'idée d'une conciliation avec les Ostrogoths au cours des guerres de Justinien. Or tous les

⁴⁸ Dans l'ordre chronologique, D. R. BRADLEY, « The Composition of the *Getica* », *Eranos*, 64, 1966, p. 67-69 ; N. WAGNER, *Getica. Untersuchungen zum Leben des Jordanes und zur frühen Geschichte der Goten*, Berlin, 1967 ; B. BALDWIN, « The Purpose of the *Getica* », *Hermes* (Wiesbaden), 107, 1979, p. 489-492 et ID., « Sources for the *Getica* of Jordanes », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 59, 1981, p. 141-146 ; M. REYDELLET, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Rome, 1981 ; S. O'DONNELL, « The Aims of Jordanes », *Historia* (Wiesbaden), 31, 1982, p. 223-240 ; B. CROKE, « Cassiodorus and the *Getica* », *Classical Philology*, 82, 1987, p. 117-134.

⁴⁹ S. KRAUTSCHICK, *Cassiodor und die Politik seiner Zeit*, Bonn, 1983, particulièrement p. 38. Il ajoute même à l'hypothèse de Momigliano en soulignant que la préface des *Getica*, en désignant l'ouvrage de Cassiodore comme poursuivi *usque nunc*, indiquerait un manuscrit toujours inachevé, complété par l'auteur jusqu'à 551. Cette argumentation fut reprise par B. TÖNNIES, *Die Amalertradition in der Quellen zur Geschichte der Ostgoten. Untersuchungen zu Cassiodor, Jordanes, Ennodius und den Excerpta Valesiana*, Hildesheim, Zurich, New-York, 1989, p. 14-19. Étant donnée la durée embrassée par les *Getica*, et sans doute aussi par l'*Histoire des Goths* de Cassiodore, c'est-à-dire les 2030 ans du royaume goth (Jordanès, *Getica*, § 60 et 313), cette locution peut aussi être simplement traduite par « jusqu'à nos jours » et désigner, sans plus de précision, le VI^e siècle de notre ère.

⁵⁰ H. WOLFRAM, « *Origo gentis* », art. cit., p. 178.

⁵¹ Sur cette faiblesse de la démonstration de Momigliano, voir principalement les travaux de M. REYDELLET, S. O'DONNELL et B. CROKE cités à la note 48.

témoignages sur les aristocrates italiens situés comme lui à Constantinople dans l'entourage du pape montrent qu'ils constituaient au contraire un milieu à la fois hostile à toute négociation avec les souverains ostrogoths et très actif en faveur d'une reconquête militaire de l'ensemble de la péninsule⁵². Il n'y a donc plus lieu de supposer que Cassiodore possédait encore en 551 une raison politique de poursuivre son ouvrage en l'honneur des rois ostrogoths. Si l'ouvrage de Jordanès n'apparaît plus comme la reprise fidèle de l'*Histoire des Goths* de Cassiodore, nous n'avons plus aucune garantie que toutes ses informations aient été reconnues par les Goths, ou leurs souverains, comme reflétant leur propre identité ethnique par la reprise de leurs traditions orales.

Le risque d'une remise en cause complète de son interprétation du récit d'origine des Goths fut bien compris par H. Wolfram, puisqu'il chargea deux étudiants d'une étude sur les *Getica*. L'étude de Johann Weissensteiner, soutenue en 1980 et non publiée, prétendait sur de simples critères stylistiques distinguer les passages dus à Jordanès de ceux dus à Cassiodore. Cette distinction, fondée sur une approche naïve du travail de l'abréviateur, supposé rester totalement fidèle au style de son modèle, paraît peu convaincante. Son auteur l'abandonna d'ailleurs dans son article publié en 1994 pour se référer à une étude, toujours considérée comme « à paraître » :

« dont on pourrait résumer les résultats en disant qu'il n'y a aucune phrase dans les *Getica* qui ne soit pas dépendante de Cassiodore par la langue et par le style. L'*Histoire des Goths* n'était donc pas une source parmi beaucoup d'autres pour Jordanès, mais son modèle qu'il a largement conservé, parfois même mot à mot »⁵³.

L'étude ainsi résumée serait passionnante, puisqu'elle permettrait de mettre un point final à un débat sur l'apport de Jordanès au travail de Cassiodore qui dure depuis le milieu du XIX^e siècle. Il s'agit probablement du travail informatique qui aurait dû être mené parallèlement à cette étude⁵⁴, dont les

⁵² Ce sont les déductions que l'on peut tirer de l'article de J. MOORHEAD, « Italian loyalties during Justinian's Gothic war », *Byzantion : revue internationale des études byzantines*, 53, 1983, p. 575-596.

⁵³ J. WEIBENSTEINER, « Cassiodor/Jordanes als Geschichtsschreiber », *Historiographie im Mittelalter*, A. SCHARER et G. SCHEIBELREITER éd. Vienne/Munich, 1994, p. 314.

⁵⁴ Toutes ces informations proviennent de la préface donnée par J. WEIBENSTEINER à son étude : *Quellenkundliche Abhandlungen zu Jordanes, Hausarbeit am Institut für österreichische Geschichtsforschung*, Vienne, 1980, ici p. III.

résultats ne furent, à ma connaissance⁵⁵, jamais publiés. Chargé de la partie historique de l'article du *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, paru en 2000, J. Weissensteiner y reprit son article de 1994 en affirmant de même en préambule :

« Les études critiques des sources ont obtenu comme résultats qu'il n'y presque aucune phrase dans les *Getica* qui soit dépendante de Cassiodore par la langue et par le style »⁵⁶

Il ne justifie pourtant toujours pas cette affirmation⁵⁷.

Malgré l'aspect peu satisfaisant des travaux de Johann Weissensteiner, ils constituent l'unique référence des réflexions d'Herwig Wolfram concernant le travail de composition des *Getica*⁵⁸. Il faut dire que les autres travaux récents sur le sujet mettent en avant le rôle de Jordanès comme auteur à part entière⁵⁹. Ils enlèvent ainsi aux *Getica* le statut à part dans la littérature antique auquel pouvait prétendre l'*Histoire des Goths* de Cassiodore. En effet, celle-ci représentait le premier texte sur un peuple barbare écrit pour les membres de celui-ci. Dans la définition de H. Wolfram, c'est parce que le texte de Cassiodore fut écrit pour les Ostrogoths qu'il peut être considéré comme la première *origo gentis*, d'où il tire la base de sa réflexion sur ce qu'il considère comme un « genre »⁶⁰. Au contraire, reconnaître l'apport de Jordanès à ce texte initial donne aux *Getica* le même statut que tous les ouvrages ethnographiques antérieurs, écrits pour intéresser des lecteurs étrangers au peuple décrit.

⁵⁵ Aucune étude de ce genre n'est plus présente dans la bibliographie proposée par J. WEIßENSTEINER, « Jordanes », *R. G. A.*, 2000, vol. 16, p. 77 à 80.

⁵⁶ J. WEIßENSTEINER, « Jordanes », art. cit., p. 77, col. b.

⁵⁷ Il cite alors comme référence, outre ses propres travaux, deux études : l'article de B. LUISELLI, intitulé « Sul De summa temporum di Jordanes » (*op. cit.* n. 48) et l'ouvrage de N. WAGNER, publié en 1967 (*op. cit.* n. 48), p. 46 et suivantes. Ceux-ci ne pourraient pourtant apporter un quelconque soutien à son affirmation : le premier, comme son titre l'indique, étudie les *Romana*, analyse la façon dont Jordanès y utilise ses sources et repousse l'hypothèse d'Ensslin au sujet de cet ouvrage ; le second fait le bilan de l'historiographie antérieure pour refuser l'hypothèse de Momigliano sur la poursuite de son œuvre par Cassiodore. Ni l'un ni l'autre n'apportent donc aucune preuve de la dépendance totale des *Getica* envers Cassiodore.

⁵⁸ En dernier lieu, dans H. WOLFRAM, « *Origo gentis* », art. cit. n. 23.

⁵⁹ À la suite des travaux critiquant l'hypothèse de Momigliano, s'ajoutèrent W. GOFFART, *The narrators of Barbarian History : Jordanes, Gregory of Tours, Bede, and Paul the Deacon*, Princeton, 1988, et l'étude d'A. S. Christensen (*op. cit.* n. 40).

⁶⁰ H. WOLFRAM, *Genre* (*op. cit.* n. 14), p. 790, ou encore H. WOLFRAM, « Einleitung oder Überlegungen zur *Origo Gensis* », *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, H. Wolfram, et W. Pohl éd., Vienne, 1990, t. 1, p. 21.

En l'absence de preuve d'une reprise totalement fidèle de son modèle par Jordanès, il doit être considéré comme un auteur à part entière. Il composa son œuvre en fonction du contexte précis de 551, illustré par l'achèvement de la reconquête de Justinien et la naissance d'un fils de Germanus et de Mathasonthe. Aucun de ces événements ne pouvait avoir été traité par Cassiodore auparavant. Les différences entre les *Getica* et l'*Histoire des Goths* de Cassiodore restent impossible à évaluer, le contenu des *Getica* ne peut donc plus être considéré dans sa totalité comme accepté par les souverains ostrogoths pour décrire le passé de leur peuple. Il est donc possible d'analyser de nouveau le contenu du récit d'origine des *Getica* pour voir s'il repose nécessairement sur des traditions ethniques.

2.3 Une origine incongrue ?

Certes, l'œuvre de Jordanès comporte de nombreux éléments inconnus de l'ethnographie latine et grecque antérieure, ainsi que le soulignait récemment Walter Pohl⁶¹ : tout d'abord, un nombre important de noms propres qui ne sont pas romains et y apparaissent pour nous pour la première fois, ainsi que des toponymes et quelques noms communs en langue barbare. S'il n'apparaît pas crédible que Jordanès les ait créés pour son récit, leur lien avec les Goths reste sujet à la suspicion. En effet, les indications données sur lui-même par Jordanès ne nous permettent pas de savoir s'il se considérait comme goth ou non⁶². Par ailleurs, il attribue aussi aux Goths tous les éléments d'information dont il disposait concernant les Scythes, les Gètes et les Daces⁶³. Rappelons ainsi que certains termes livrés par Jordanès, comme *haliurunnae*, ont résisté à des siècles de tentatives d'explication étymologique dans les langues de type germanique⁶⁴.

⁶¹ W. POHL, « Ethnicity » art. cit., p. 228 et suivantes.

⁶² JORDANÈS, *Getica*, § 316 : *nec me quis in favorem gentis praedictae, quasi ex ipsa trahentem originem, aliqua addidisse credat, quam quae legi aut comperi*. L'appartenance aux Goths est affirmée ou déniée par Jordanès selon le sens donné à *quasi*. La phrase peut donc être traduite dans le sens : « ne croyez pas que j'enjolive comme si j'étais un Goth » ou bien « ne croyez pas que, comme je suis Goth, j'enjolive ». N. WAGNER, (*op. cit.*, n. 48), p. 4 à 17 releva que dans les deux ouvrages de Jordanès, *quasi* est utilisé dans l'un ou l'autre sens.

⁶³ H. LÖWE, « Vermeintlich gotische Überlieferungsreste bei Cassiodor und Jordanes », in *Ex ipsis rerum documentis. Beiträge zur Mediävistik. Festschrift für Harald Zimmermann zum 65. Geburtstag*, K. HERBERS, H. KORTÜM et C. SERVATIUS éd., Sigmaringen, 1991, p. 17-30.

⁶⁴ H. WOLFRAM, *Histoire des Goths*, p. 120-121, reconnaît que *Haliurunnae* appartient à ce qu'il appelle le « vocabulaire gothique spécifique », c'est-à-dire aux termes qui n'ont pas d'équivalents certains dans les langues germaniques ou indo-européennes.

S'il existe bien des éléments étrangers à l'ethnographie présentés par Jordanès, il demeure que les liens entre ceux-ci et les traditions ethniques des Goths ne sont que rarement assurés. La généalogie menant des demi-dieux nommés *anses* aux souverains ostrogoths pourrait ainsi correspondre aux traditions reconnues par les Amales puisque Cassiodore y fit allusion et en cita une partie devant le Sénat⁶⁵, tandis que Jordanès met bien clairement ces éléments en rapport avec les Amales contemporains.

Il faut néanmoins souligner combien sa présentation correspond au schéma évhémériste de l'Antiquité tardive chrétienne. Reprenant la perspective formalisée par saint Augustin, Jordanès juge que les héros, considérés comme des « demi-dieux », ne le furent qu'à cause de leurs victoires. Il fait de ceux-ci les ancêtres de la famille amale en suivant un schéma qui correspond trop bien à la culture hellénique et romaine – que l'on pense à la tradition des dynasties descendant des dieux dans Homère et Virgile⁶⁶ – pour pouvoir réellement interpréter son propos comme un témoignage sur une religion païenne des Goths structurant leur identité ethnique et ses liens avec la famille dirigeante. En outre, Jordanès nous présente ce lien avec des demi-dieux comme réservé aux Amales et non comme un fondement de l'identité ethnique de l'ensemble des Goths.

Le lien entre les traditions ethniques et le récit de l'origine en Scandie paraît désormais beaucoup plus ténu. Nous avons vu que l'adoption d'une origine scandinave par les Goths n'est pas remise en cause par Herwig Wolfram en raison des liens qu'il avance entre cette origine scandinave et le clan amale. En revanche, Walter Pohl revient à un argument déjà présenté par Wenskus, et soutient seulement que la prétention à une origine scandinave doit provenir d'une tradition ethnique en raison de l'incongruité que représenterait son introduction dans la narration des origines gothiques⁶⁷.

⁶⁵ CASSIODORE, *Variae*, A. J. FRIDH éd., coll. « Corpus Christianorum », s. *Latina*, XCVI, Turnhout, 1973, IX, 25, 4 et XI, 1, 19.

⁶⁶ Ainsi que le suggère P. AMORY, *op. cit.*, p. 22.

⁶⁷ W. POHL, « Ethnicity », art. Cit., p. 228-229. Ainsi, W. Pohl retrouvait ainsi un argument mis en avant par Wenskus, (*op. cit.* n. 4), p. 463-464 : « Dans la recherche des raisons qui pourraient pousser un chroniqueur du VI^{ème} siècle à soutenir une origine scandinave de ce peuple contre la réalité historique, on arrive à la conclusion qu'il n'y en a absolument aucune. Au contraire, il était bien plus proche des historiographes de cette époque de créer une relation avec un peuple de l'Antiquité, comme le montrent de nombreux exemples. L'affirmation de Jordanès est pour son époque complètement atypique et par conséquent repose avec une très grande certitude sur des traditions qui possèdent un haut degré de vraisemblance ».

Situer des origines barbares en Scandie était-il étranger à l'historiographie latine ? Pour la majorité des auteurs latins présentant les Goths, ils tirent leurs origines de Scythie. C'est notamment cette explication des origines gothiques que retient Isidore de Séville dans son *Histoire des Goths*. Le récit d'origine des Goths de Jordanès paraît donc bien en décalage avec cette tradition historiographique, puisqu'il ne présente la Scythie que comme une étape dans la migration des Goths.

Néanmoins, en plaçant l'origine des Goths en Scandie, Jordanès se rattachait, comme il le souligne lui-même, à une autre tradition historiographique reprise avant lui par Ptolémée, qui mentionne des **Goutai* en Scandie dans le deuxième livre de sa *Géographie*⁶⁸. Les *Getica* montrent le désir constant de présenter une vision cohérente de sources considérées comme des autorités, alors même qu'elles apparaissent souvent contradictoires⁶⁹. Pour concilier les auteurs qui lui indiquaient la présence des Goths en Scythie, en Germanie et en Scandie⁷⁰, il était nécessaire d'imaginer un déplacement de ceux-ci dans ces trois lieux. Ses lecteurs attendaient-ils ces mentions⁷¹ ? Nous l'ignorons, car la référence aux auteurs précédents, comme Ptolémée, pouvait simplement chercher à garantir un accueil favorable à son ouvrage. En outre, un déplacement de Scandie en Scythie et en Germanie était de toute façon parfaitement acceptable, aux yeux de ses lecteurs, en raison de la proximité de ces régions.

En effet, pour les lecteurs de Jordanès, passer de Scandie en Scythie ne correspondait pas, comme dans notre représentation du monde, à une traversée de l'Europe de part en part, depuis la Scandinavie jusqu'aux bords de la mer Noire par l'immensité de la plaine ukrainienne. Jordanès décrit ainsi la Scythie, à partir des ouvrages de la géographie antique :

« Ceci, dis-je constitue une patrie, à savoir la Scythie. Elle s'étend au loin et se déploie très largement. Elle a comme limite à l'Est les Sères, qui se trouvent eux-mêmes au début de leurs territoires, occupant le littoral de la Caspienne ; à l'Ouest la délimitent les Germains et la Vistule ; du côté de l'Ourse, c'est-à-

⁶⁸ JORDANÈS, *Getica*, § 29.

⁶⁹ Voir par exemple la remarque à propos du décalage de son récit et de la présentation de Flavius Josèphe dans JORDANÈS, *Getica*, § 29.

⁷⁰ STRABON, *Géographie*, VII, 1, 3 ; PLINE, *Histoires naturelles*, IV, 14, 99, peut-être aussi XXXVII, 11, 31 (hésitation des manuscrits) ; TACITE, *Annales*, II, 62, 2 ; PTOLÉMÉE, *Géographie*, II, 11, 35 et III, 5, 20 ; OROSE, *Histoires*, I, II, 53 et VII, 34, 5, mais aussi des ouvrages perdus, comme l'*Histoire des Scythes* de Dexippe.

dire au Nord, elle est bordée par l'Océan, au Sud par la Perse, les Albani, l'Hibérie, la mer Noire et au cours inférieur de l'Hister, qu'on nomme Danube, de son embouchure à sa source »⁷².

La description de la Scythie par Jordanès donne donc comme limite à celle-ci le marais Méotide, ainsi que la mer Caspienne, la Vistule, l'océan septentrional, la mer Noire et le Danube. En comparant avec la carte qui peut être tracée à partir des indications données dans la *Géographie* de Ptolémée, on s'aperçoit que ces limites définissent aussi l'ensemble du nord-ouest de l'Europe décrit par Ptolémée⁷³. Loin de constituer une région uniquement méridionale, la Scythie se révèle donc ainsi comme recouvrant l'ensemble du quart nord-est de l'Europe. Suivant la description du trajet des Goths de Jordanès, passer de *Scandia* en Scythie correspond donc simplement au fait de traverser l'océan septentrional jusqu'au continent.

Outre le fait de correspondre à la situation des Goths par Ptolémée, l'étape originelle en Scandie a l'avantage d'offrir une importante signification symbolique. Dans l'Antiquité tardive comme au haut Moyen Age dominait une représentation polarisée du monde, où les confins du monde connus correspondaient aux limites de la civilisation. Cette présentation se retrouve dans la plus ancienne carte du monde conservée dans le monde occidental, dans le manuscrit 29 conservé à la bibliothèque municipale d'Albi⁷⁴.

(fig. 1)

Sur ce parchemin de la deuxième moitié du VIII^e siècle, la carte précède une description du monde correspondant au premier livre des *Histoires* d'Orose⁷⁵.

(fig. 2)

⁷¹ Comme le suggère W. POHL, « Ethnicity », art. cit., p. 229.

⁷² JORDANÈS, *Getica*, § 31 : *haec in quam patria id est Scythia, longe se tendens lateque aperiens, habet ah oriente Seres, in ipso sui principio ad litus Caspii commanentes, ab occidente Germanos et flumen Vistulae, ab arctoo id est septemtrione circumdatur oceano, a meridie Perside, Albania, Hiberia, Ponto atque extremo alveo Histri qui dicitur Danubius, ah ostio suo usque ad fontem.*

⁷³ La *Géographie* de Ptolémée fournit des indications précises pour le dessin de telles cartes, mais aucune ne fut conservée. Un manuscrit de Naples du XV^e siècle donne l'exemple d'une des cartes les plus anciennes dessinées à partir de Ptolémée. Celle-ci fut ajoutée en illustration par J. Peyroux à sa nouvelle édition, à Bordeaux en 1989, du *Traité de géographie de Claude Ptolémée d'Alexandrie traduit pour la première fois en français sur les manuscrits de la bibliothèque du roi de l'abbé Halma*, publié à Paris en 1828.

⁷⁴ Cette carte est éditée par F. GLORIE, *Itineraria et alia geographica*, coll. *Corpus chistianorum*, s. lat., CLXXV, Turnhout, Brepols, 1965, p. 467 à 469.

⁷⁵ C. JEUDY et Y.-F. RIOU, *Les manuscrits classiques latins des bibliothèques publiques de France*, Paris, 1989, t. 1, p. 10 à 13.

On voit bien la fonction symbolique occupée sur cette carte par la mer Noire, qui effectue une coupure entre le monde connu et les confins barbares. À l'est de cette limite se trouvent les *Barbari*.

Accéder à la Scythie, c'est donc se séparer de la masse informe des barbares pour acquérir, au contact de l'Empire romain, la seule civilisation reconnue. C'est bien ce que souligne Jordanès lorsqu'il remarque, à propos du séjour des Goths en Scythie, que les Goths y devinrent plus éclairés.⁷⁶

Le déplacement spatial est donc associé à une progression vers la civilisation. Dans ce parcours initiatique, l'île a évidemment un rôle symbolique. Ce rôle avant tout symbolique tenu par l'étape en *Scandia* nous est prouvé par un des lecteurs de Jordanès dans la première moitié du IX^e siècle⁷⁷ : le Géographe de Ravenne. Voici comment il associe *Scandia* et la Scythie :

« Après les revers de la patrie des Roxolans, au loin dans la partie inférieure de l'océan se trouve une grande île, la Grande Scythie, qu'ont louée de nombreux philosophes historiographes et que Jordanès, le cosmographe très savant, appelle Scandia. De nombreux peuples sont sortis pareillement de cette île, car nous avons lu que les Goths et les Danois, de même que les Gépides, en sont sortis il y a longtemps »⁷⁸.

Pour lui, le rôle symbolique de la Scythie et de la *Scandia* ainsi que leur situation au nord de la mer Noire permet même l'équivalence entre ces deux désignations. Il s'agit donc de régions aux confins du monde connu, d'où sortent les Barbares avides de la civilisation méditerranéenne⁷⁹. De même, la *Chronique* de Frédégaire situe simplement la Scandie entre le Danube et la mer⁸⁰.

La présentation de l'origine des Goths en Scandie correspond donc totalement à l'héritage de l'ethnographie antique, et il n'est nulle preuve qu'elle

⁷⁶JORDANÈS, *Getica*, § 42.

⁷⁷ Sur cet auteur, voir F. STAAB, « Geograph von Ravenna », *R. G. A.*, 1998, vol. 11, p. 102 à 109.

⁷⁸ Le GÉOGRAPHE DE RAVENNE, *Cosmographie*, J. SCHNETZ éd., coll. Teubner, *Itineraria Romana* vol. II, Stuttgart, 1940, I, 12 : *Roxolanorum est patria. cuius post terga infra oceanum procul magna insula Antiqua Scythia reperitur. quam insulam plerique phylosophi...historiographi conlaudant ; quam et Iordanus, sapientissimus cosmographus, Scanzan appellat. ex qua insula...pariterque gentes occidentales egressae sunt : nam Gotthos et Danos, una simul Gepidas ex ea antiquitus exisse legimus.*

⁷⁹ On trouvera une interprétation proche, même si je ne suis pas le partage des rôles supposés par l'auteur entre Cassiodore et Jordanès, dans G. DAGRON, « Une lecture de Cassiodore-Jordanès : les Goths de Scanza à Ravenne », *Annales*, 26 (1971), p. 290 à 305. L'analyse par P. GAUTHIER-DALCHÉ de deux ouvrages géographiques du IX^{ème} siècle montre cette même proximité des confins, « Tradition et renouvellement dans la représentation de l'espace géographique au IX^e siècle », *Studi medievali*, 3^e sér., 24, 1983, p. 121 à 165.

ait été par les Goths acceptée, avant l'œuvre de Jordanès, comme une tradition structurant leur identité ethnique.

3. L'identité ethnique dans les récits d'origine

J'ai tenté de montrer, au long de cet article, comment avaient disparu tous les éléments permettant de lier de façon certaine les informations contenues dans les *Getica* et les traditions ethniques définissant l'identité des Goths. Aucun élément certain n'indique qu'ils eurent une origine en Scandinavie. Rien non plus ne permet d'affirmer que les Goths ou leurs souverains demandèrent que leurs origines soient situées en Scandie. Est-ce à dire pour autant que les récits d'origine seraient des œuvres purement littéraires, sans sens pour les peuples dont ils décrivent le passé ?

Un signe de leur importance semble être le besoin qui en fut ressenti. Dans le royaume ostrogoth, ce besoin fut exprimé par Théodoric et parut suffisamment important pour que Cassiodore puisse se féliciter, devant le Sénat, d'y avoir répondu⁸⁰. Dans le royaume wisigothique d'Espagne, Isidore de Séville éprouva lui aussi le besoin de présenter l'histoire des Goths depuis leurs origines, alors même qu'il semblait tout ignorer des œuvres précédentes de Cassiodore et de Jordanès.

Il est frappant que l'évêque de Séville pensa répondre à ce besoin par le simple recours aux sources ethnographiques antérieures. Dans les deux rédactions de son *Histoire des Goths*, tous les éléments attribués aux Goths avant le VI^e siècle proviennent d'une source latine connue. Il ne semble donc pas qu'il soit nécessaire, pour qu'un récit d'origine prenne sens pour le peuple dont il relate le passé, qu'il rapporte des traditions ethniques, ou même qu'il prétende le faire.

Des origines en Scandie ou en Scythie furent-elles acceptées par les Goths pour définir leur identité ethnique après leur présentation dans un récit d'origine écrit ? La brièveté de leur domination après cette rédaction (le royaume des Ostrogoths disparut en 552, celui des Wisigoths en 715) nous prive de toute réponse. Il est simplement possible de souligner, par comparaison, que la revendication d'une origine troyenne, aussi éloignée des traditions ethniques

⁸⁰ Voir *infra*.

⁸¹ CASSIODORE, *Variarum*, IX, A. J. FRIDH éd., 25, 4.

qu'elle soit, connut un réel succès dans l'entourage érudit des rois francs. Je retrouve ici l'interprétation de Walter Pohl, qui considère que les éléments ethnographiques eux-mêmes pouvaient être repris pour définir une identité ethnique⁸².

Un signe de la diffusion du récit d'origine des Goths est peut-être donné par les deux récits d'origine des Lombards qui furent écrits dans la deuxième moitié du VII^e siècle. Tous deux placent l'origine de ce peuple en Scandie, mais chacun donne à celle-ci une localisation différente, introduite sous forme d'une glose.

L'*Origo gentis Langobardorum* commence ainsi :

« *Est insula qui dicitur Scandanan, quod interpretatur excidia, in partibus aquilonis ubi multe gentes habitant* »⁸³.

La *Chronique* dite de Frédégaire indique :

« *Langobardorum gens, priusquam hoc nomen adsumerit, exientes de Scathanavia, que est inter Danuvium et mare Ocianum, cum uxores et liberis Danuvium transmeant* »⁸⁴.

La variation des orthographes **sur** *Scandia* ne nous permet de situer ces deux textes par rapport à l'œuvre de Jordanès, car celle-ci y change aussi constamment⁸⁵. En revanche, dans aucun des deux récits, cette localisation ne correspond à celle donnée par Jordanès : elle se réfère au reste de l'ethnographie de l'Antiquité tardive à travers la Bible, Orose ou Isidore de Séville⁸⁶. Le terme de *Scandia* paraît donc avoir été transmis isolé de sa signification géographique, et avoir demandé, de la part des deux rédacteurs du récit d'origine des Lombards, une recherche savante de sa signification, pour aboutir dans un cas à la présentation d'une île septentrionale, dans l'autre à une localisation continentale, à proximité du Danube.

Les Lombards ayant envahi la péninsule italienne en 568, il paraît possible qu'ils aient eu connaissance du récit situant l'origine des Goths en Scandie. L'éloignement des présentations géographiques de leurs origines par rapport à

⁸² W. POHL, « Ethnicity », art. cit., p. 230-231.

⁸³ *Origo gentis Langobardorum*, A. BRACCIOTTI éd., Rome, 1998, § 1.

⁸⁴ FRÉDÉGAIRE, *Chronique*, B. KRUSCH éd., *M. G. H., S. R. M.* II, Hanovre, 1888, III, § 65.

⁸⁵ Contrairement à l'argument avancé par B. LUISELLI, *Storia culturale dei rapporti tra mondo romano e mondo germanico*, Rome, 1992, p. 758.

Jordanès viendrait alors indiquer une circulation de ce thème en Italie, en dehors de son œuvre et postérieure à celle-ci, sous une forme ne comportant plus de précision géographique. Ce motif des origines en Scandie parut alors porteur de suffisamment de sens pour être adopté par les Lombards pour définir leur identité ethnique. Nous avons en effet des preuves de la reprise de l'*Origo gentis Langobardorum* après sa rédaction par les Lombards pour présenter leur passé⁸⁷.

Le modèle proposé par Wenskus pour expliquer l'ethnogenèse des peuples du haut Moyen Âge supposait la conservation d'authentiques traditions ethniques dans les récits d'origine des peuples. J'ai tenté de montrer, à travers l'exemple des Goths, qu'il n'existait plus de preuves ni d'indices du rôle des récits d'origine comme réceptacles d'éléments composant l'identité ethnique antérieurs à leur rédaction, en dehors de certains noms de chefs. En revanche, des éléments du récit d'origine purent être intégrés à l'identité du peuple concerné, mais seulement de façon postérieure à leur mise par écrit, avec une diffusion sans doute très restreinte.

En l'absence de sources, l'existence de noyaux de traditions structurant l'identité ethnique avant l'installation des peuples barbares dans l'Empire romain redevient donc une hypothèse parmi d'autres. Pour expliquer la formation et la reformation constante des groupes ethniques reprenant, pour certains, des noms très anciens, on peut toujours recourir à l'hypothèse, défendue par Wenskus, de traditions ethniques structurantes. Mais la possibilité de la reprise de noms de peuples transmis non par les traditions orales mais par l'historiographie latine, sans continuité entre des groupes ethniques reprenant le même nom, ne peut pas, non plus, être écartée.

⁸⁶ La localisation proposée par la *Chronique* peut être rapprochée d'OROSE, *Histoires*, I, II, 53 ou ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XIV, 4, 3-4, celle proposée par l'*Origo gentis Langobardorum* de la Bible, *Ezéchiel* 38, 15 et d'ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, IX, 9, 8.

⁸⁷ Si le soutien apporté par les reines des Lombards à l'*Origo gentis Langobardorum* ne reste qu'une hypothèse (défendue par W. POHL, « Paolo Diacono e la costruzione dell'identità longobarda », *Paolo Diacono. Uno scrittore fra tradizione longobarda e rinnovamento carolingio*, P. CHIESA éd., Udine, 2000, p. 413 à 426), Paul Diacre reprend clairement sa présentation des origines lombardes dans le premier livre de son *Histoire des Lombards* rédigée à la fin du VIII^e (G. WAITZ éd., *M. G. H., S. R. L.*, p. 45 à 187). La présentation de Paul Diacre fut à son tour reprise par Erchempert, au début de son *Histoire des Lombards de Bénévent*, au IX^e siècle (G. WAITZ éd., *M. G. H., S. R. L.*, p. 234 à 264). Sur la perpétuation de cette mémoire du passé lombard, voir W. POHL, *Werkstätte der Erinnerung. Montecassino und die Gestaltung der langobardischen Vergangenheit*, M.I.Ö.G. Ergänzungsband 39, Vienne/ Munich, 2001 et H. TAVIANI-CAROZZI, *La*

